

Dakar, Vendredi 22 Octobre 2010



Parution de *Rhapsodies fluviales* : Hamidou Sall vogue sur les rives de Senghor et Césaire

Disciple inspiré des pères fondateurs et cœur battant de la négritude, Hamidou Sall signe «*Rhapsodies fluviales*» publié aux éditions La Cheminante. Au commencement, dix poèmes traversés du souffle toujours vivant des maîtres, Senghor et Césaire.

par Soro DIOP

Déchargé des pesanteurs alexandrines, avec des mots qui cadencent, des vers qui se font lyre, le livre-poème de Hamidou Sall, *Rhapsodies fluviales*, entraîne son lecteur dans la magie séductrice du verbe. Il le berce d'ondoiements syntaxiques. Ici, le lecteur tangué dans les flots tantôt rugissants, tantôt calmes des fleuves qui relient les pays, les cultures. *Rhapsodies fluviales*, c'est aussi une fenêtre sur l'épopée tragique des nègres, arrachés à leur terre-mère et qui, malgré les routes éphémères empruntées pour ceux qui ont survécu aux cimetières liquides, s'ancrent toujours quelque part, se confondent parfois avec d'autres affluences, pour être les limons de la fraternité universelle. La beauté des mots qui se faufilent, majestueux et impétueux parfois, aristocratise, comme pour fixer l'origine du poète Hamidou Sall, car la poésie, même si elle dit le monde, révèle aussi le poète dans son intimité.

On y retrouve à travers les hors-vers des poèmes, à travers les mots-torrent, le souffle bouillant de son maître des Antilles, Son Aimé Césaire. Tout comme on y goûte ceux adoucis du père spirituel, Sédar, le Sedare au sens latin, dont la brise des mots convie à «la parole qui réconcilie». La partie vraiment inaugurale de *Rhapsodies fluviales* en atteste avec ses dix poèmes d'une haute facture esthétique et thématique. Nous en retiendrons pour ce seul registre, celui dédié à Léopold Sédar Senghor, et Colette, cette «blonde bergère » au pied de laquelle « le poète sérène avait déposé sa plume».

Hamidou Sall évoque cette fidèle par des sonorités au «doux royaume d'enfance» : « Et tam-tams et tabalas dans le silence du recueillement cadencèrent la nuit normande, nuit africaine, nuit de Sine.»

Et que dire de ces *Mots de mer* dédiés à Aimé Césaire dont Hamidou Sall, dans l'impossible arrachement à la douleur de l'Aimé perdu mais retrouvé dans son combat contre «trois siècles d'un commerce ignoble», veut s'approprier la demeure, « au pied de la tour qui parle au monde ». En dépit des «plaies (...) énormes» et des «douleurs rebelles». Ici le style épouse la tonalité engagée et péléenne (la montagne Pelée en Martinique) du poète antillais, sans concession avec ceux qui ont naufragé sa «terre blessée», «bafouée», «humiliée», «meurtrie» et dont tout le combat s'est vertébré autour d'une mission : dire «la souffrance» de son «peuple noir violenté».

Il y a aussi ce poème très court, mais largement évocateur, *Nous vomissures des négriers*, en hommage à son amie Euzhan Palcy, qui dit les douleurs innommables au fond des cales pour les voyages secoués par les gémissements d'esclaves noirs, parfois livrés aux profondeurs océaniques, arrachés au sel de leur terre, par «les appétits féroces des mangeurs d'âmes et buveurs du sang frais de l'innocence».

Et quand Hamidou Sall veut «fouler le sol de l'aube de sa lignée, c'est dans les méandres d'une odyssée triste de la Grande Russie méconnaissable à ses yeux», elle qui avait «promis de bannir sur toute la terre haine et injustice», qu'il promène son lecteur, qui aura la conscience déchirée face à l'assassinat du jeune Samba Lamsarr Sall, à «la jeunesse prometteuse», dont le «noble corps est tombé dans la ville de Romanov». Dans ce poème à Mame Rose Sall, Hamidou Sall n'arrive pas à croire qu'ainsi est devenue la patrie de Tolstoï et de Dostoïevski qui l'«ont a promené sur la perspective Nevski dans la cité de Pierre», qui lui «ont fait entendre le flot des eaux de la Neva».

À Yandé Codou Sène, femme d'honneur et de refus, c'est un émouvant poème dédié à la cantatrice sérère, l'une des muses de son père spirituel Senghor. Hommage du poète hal pular à la diva sérère dont la voix à elle seule est musique, chant et image. Hamidou Sall rappelle qu'il avait appris «à psalmodier les noms de ceux qui disent non». Ici aussi le poème se fait musique, chant et image pour dire l'angoisse du poète qui, «...se tourne vers hier sans trouver le chemin qui le mène vers son glorieux passé et «dans la traversée angoissée de l'instant qui passe», il mesure son amour pour sa terre.

Mais, Hamidou peut se consoler car il sait que sous la cendre de «l'Homme» de sa terre «repose et veille la braise du chant de son enfance». Il sait que «le feu du chant de la gloire impérissable des anciens retentira quand viendra l'heure de laver l'outrage». Puisque sa «mémoire est comme une route», elle suit le «trésor surgi de Guédé», en évoquant la «mémoire», texte offert à Samba Diabaré Samb, «colonne vertébrale du temps. Phare dans le labyrinthe de la longue marche. Rempart qui rompt la solitude». Il faut alors rendre «honneur au maître de la parole». «Un pont pour demain», parce que «mémoire», verbalise le poète Hamidou Sall. Pour lui, la parole du griot est «injonction pour que point ne cesse le murmure du flot des eaux du fleuve de la mémoire». À suivre, dans ces mêmes Rhapsodies fluviales, un texte poétique en prose pour chanter l'origine, la poésie et les langues...

CAHIER D'UN RETOUR AU FLEUVE ANCESTRAL

Dans une sorte de Cahier d'un retour au fleuve ancestral, pour rester sans y être totalement dans le registre du monument poétique de son maître et ami Aimé Césaire (*Cahier d'un retour au pays natal*), Hamidou Sall a besoin de sa source et cette source est le fleuve-rêve où s'origine «son être-au-monde» au sens heideggerien de l'expression. Et là, il entraîne en le berçant son lecteur sur les vagues oniriques de son «fleuve inconnu». Ce fleuve-mânes de ses ancêtres, il le découvre mieux, il en rêve toujours et partout. Garonne, Loire, Rhône, Danube ou Neckar l'évoquent puissamment tout au long «du cours d'eau» de ses nombreux voyages. Un besoin de ressourcement l'agite, car «tant que le fleuve va à la mer, c'est qu'il reste fidèle à sa source». Hamidou Sall, sur les traces de la saga familiale, se réconcilie avec toutes les terres foulées, tous les fleuves visités, qui lui parlent de son fleuve de rêve.

L'héritier et ami des deux grands chantres de la négritude (Senghor et Césaire) se fait aussi, dans cette séquence d'une captivante beauté scripturale, l'avocat de la nécessité de recapturer la poésie, ce genre littéraire injustement négligé dans la grande donnée universelle de la mécanique, de «l'asphalte», pour reprendre le très lucide fou de *l'Aventure ambiguë*, où l'homme est devenu un moment du temps, une horloge déshumanisée. En vérité, chez Hamidou Sall, la poésie postule la ré-humanisation ; elle dit notre rapport intime avec le monde. Mais cette renaissance poétique ne saurait être chez lui la négation de ce qui s'est sédimenté en nous.

La poésie négro-africaine, c'est aussi l'apport fécond et fécondant des lyrismes envoûtants de Lamartine, de Victor Hugo, de Alfred de Musset, de Arthur Rimbaud, de Rainer Maria Rilke ou de René Char, car ainsi est et sera la civilisation de l'Universel, chère au poète serein toujours vivant sous la plume d'un fils et disciple qu'il a fortement et durablement marqué.

Universalité des différences, crédo précisément de La Cheminante, l'éditrice des Rhapsodies fluviales, qui offre en fin d'ouvrage un glossaire littéraire des poètes contemporains convoqués par Hamidou Sall et tous membres de sa patrie : celle qui chante l'amour de la poésie, et redonne tendresse et profondeur au monde. Les *Rhapsodies fluviales* sonnent l'impossible enterrement et la permanence de la poésie, «ce lieu par excellence de la construction de l'être au futur».